

terre où ailleurs leur argent ou leurs trésors. Cette habitude invétérée est devenue héréditaire parmi eux, si bien qu'ils font aujourd'hui ce que faisaient leurs aïeux dans les âges passés. On estime qu'il y a des milliards et des milliards d'or amassés dans les cachettes de l'Inde, et l'on sait que ce trésor colossal consiste en or monnayé, surtout en pièces d'or datant de plusieurs siècles.

Aux souffrances, aux misères que la pauvreté suscite d'ordinaire, les indigents de l'Inde ont voulu ajouter les angoisses autrement cruelles d'une incurable avarice. Et c'est là ce qui trouble et désoriente.

En ce lointain pays, les humbles, les petits, les pauvres, enfin, ont tous, les uns et les autres, çà et là, quelque endroit sûr, quelque cachette profonde, où chacun va abriter son minuscule trésor qu'il surveille, qu'il grossit, auquel il ne touche jamais, et au profit duquel il affronte sans sourciller la faim, la honte et la mort.

Autour des petits, au dessus d'eux, les grands, les superbes font comme faisaient leurs puissants ancêtres et restent ce qu'étaient ceux-ci : des thésauriseurs insatiables, des avares soupçonneux et cruels. Ils sont là, empilant leur or sous la voûte des châteaux forts ; abritant leur trésor dans leur citadelles, où il demeurera et s'accroîtra, de génération en génération, de siècle en siècle. Comme celle d'Harpagon, leur, *chère cassette* a de beaux yeux, plus beaux que ceux des houris ou ceux des périls immortelles.

On se souvient peut-être de l'insistance que mit le maharajah Sindhia à réclamer du gouvernement anglais la restitution de la forteresse de Gwalior ; insistance qui paraissait étrange sinon suspecte, Gwalior n'étant point un de ces lieux consacrés, une de ces villes saintes comme il y en a beaucoup dans l'Inde.

A force d'insister, de supplier, d'intriguer, le maharajah eut gain de cause, la forteresse de Gwalior lui fut rendue. Or, tout récemment, la raison secrète de ses persévérants efforts est devenue manifeste.

Il avait caché dans la citadelle de Gwalior une somme d'un milliard 550 millions en or monnayé ; et cet or avait été enfermé avec tant de soin dans le roc qui forme l'assise de la forteresse, l'entrée de la chambre souterraine avait été murée avec un art si parfait qu'il eût été impossible à n'importe qui de découvrir le trésor sans être initié au secret.

Dans la seule présidence de Bombay, il y a, dit-on, trois cents millions de francs en souverains d'or que les indigènes conservent avec un soin d'autant plus jaloux que ces pièces d'or leur sont précieuses entre toutes, non pas à cause du saint Georges, mais du superbe dragon qui, tous deux, sont gravés sur la médaille. Dans l'Inde, comme en Chine, le dragon est un animal sacré, d'origine céleste et qu'il convient de vénérer.

Mais, hélas ! les dieux eux-mêmes, les dieux de l'Inde chérissent l'or et l'appellent vers eux par la bouche de leurs prêtres. Il vient docile à l'appel divin ; il vient, il ruisselle de toutes parts ; il envahit les saints parvis ; il s'accumule dans les souterrains des temples où, seuls, les prêtres initiés ont accès ; il en déborde et s'installe en vainqueur radieux sur les autels, où il partage avec les dieux l'encens et les hommages des humains qu'il a ensorcelés.

Les brûlures guéries par le lait

Lorsqu'on a été brûlé d'une manière quelconque, il faut rapidement plonger la partie atteinte dans du lait de vache bouilli et refroidi et l'y maintenir jusqu'à ce que la douleur ait cessé. On peut aussi recouvrir la blessure de compresses imbibées de lait. Quelque soit la gravité du mal, sa guérison complète ne se fait pas longtemps attendre.